

EN
CHEMINANT
AVEC
HUBERT
NYSSSEN

PIERRE FURLAN

Hubert Nyssen, fondateur des éditions Actes Sud, est mort le samedi 12 novembre 2011. Il a participé à la création des Assises de la traduction littéraire à Arles au sein d'ATLAS, dont il était aussi un des membres fondateurs. Il a construit une grande partie du catalogue d'Actes Sud en faisant confiance aux traducteurs qui lui ont apporté des textes venus d'ailleurs. Par son truchement, la francophonie a découvert Paul Auster, Nina Berberova, Russell Banks, Don De Lillo, Naguib Mahfouz, W.G. Sebald, Per-Olov Enquist, Cees Nooteboom, Andreï Guelassimov... Nous avons demandé à Pierre Furlan, qui l'a bien connu, de nous donner un portrait personnel issu de leurs relations à la fois professionnelles et amicales.

D'Hubert Nyssen, je garderai surtout l'enthousiasme vivace, jeune et contagieux – c'était une de ses qualités les plus visibles, celle qui lui a permis de rassembler, d'entraîner et, finalement, de créer une maison d'édition en province dans un pays aussi centralisé que la France. Un tour de force, quand on mesure l'importance prise par Actes Sud dans notre paysage culturel, et je me dis que pour l'accomplir il fallait bien connaître l'esprit français sans en être imprégné. Rester un peu étranger, en somme, c'est-à-dire, dans le cas d'Hubert Nyssen, belge. Je le dis même s'il se revendiquait français car naturalisé, et même si c'est en tant que membre étranger qu'il est entré à l'Académie royale de Belgique.

Son enthousiasme, je l'ai partagé quelques brèves années. Peu après qu'Actes Sud a publié ma traduction d'un livre du poète germanophone Erich Fried, j'ai donné plusieurs de mes nouvelles à lire à Nyssen. Il m'a téléphoné la semaine suivante, un samedi soir tard (sinon, c'était tôt le matin qu'il m'appelait, vers huit heures), pour me dire non pas qu'il allait publier ce recueil, mais qu'il voulait un roman

à partir de l'une ou l'autre de ces nouvelles car, à son avis, elles étaient toutes des romans en puissance. Dans la foulée, il m'a envoyé un contrat pour le livre à venir, accompagné d'un modeste à-valoir. Je détenais le contrat avant le manuscrit, c'était curieux, ces choses qui semblaient se dérouler à l'envers, mais je me disais que si mon éditeur ne risquait pas grand-chose au plan concret (une clause lui permettait de refuser mon manuscrit s'il ne lui plaisait pas), il s'engageait moralement, faisait un pari sur l'avenir. Surtout, il m'obligeait à un risque existentiel, à sauter le pas vers le public, et c'est ainsi qu'est né le roman *L'Invasion des nuages pâles* et que je vouerai toujours pour cela à Hubert Nyssen une grande reconnaissance.

Ce qui servait aussi son enthousiasme, c'était un flair extraordinaire qui, entre autres, lui a fait dire à l'époque où tous les éditeurs s'évertuaient à produire des livres bon marché, quitte à les imprimer sur du papier médiocre, que leur démarche était mal fondée. Les gens qui lisent ne sont pas pauvres, estimait-il, et les étudiants ont les bibliothèques. Il a donc réinventé les couvertures colorées et le beau papier, et les autres éditeurs ont pour la plupart suivi. Et puis, pour prendre encore une fois à revers le centralisme fermé du monde littéraire français, il a misé sur la traduction. Une réussite grâce, au départ, à Nina Berberova et Paul Auster, puis à des centaines d'auteurs de tous pays. Bien d'autres petites maisons ont, depuis, tenté de prendre le même chemin.

Cette sensibilité pour ce que voulait le monde était aussi ce qui bridait son enthousiasme. Comme tout éditeur, et encore plus du fait qu'il était également auteur, Hubert Nyssen devait concilier une exigence de succès pour sa maison et des goûts personnels parfois différents.

Il nous arrivait d'aimer les mêmes livres, rarement pour les mêmes raisons, et quand je lui parlais Perec il me répondait Giono ; mais quand je lui ai dit, à la lecture du premier manuscrit de Paul Auster (*Cité de verre*) : « Les journalistes vont adorer », il n'y a plus eu de discussion. Quand mon troisième roman n'a pas obtenu le succès escompté, il m'a dit : « Il faudra susciter une polémique pour le prochain. » Une boutade ? Peut-être. Je me croyais réaliste, il l'était bien plus que moi.

Il suffisait de le côtoyer un peu pour se rendre compte à quel point il était habité par des exigences antagonistes. Une fois où je le remerciais d'avoir jeté un regard très perspicace sur un de mes textes, il m'a répondu, l'air songeur : « Sans ça, nous ne serions que des marchands de papier. » Nous ? Un je élargi à qui ? De fait, il était deux.

Double. Il l'a lui-même parfois reconnu, non seulement en écrivant *L'Éditeur et son double*, mais en opposant, toujours par deux, divers éléments de sa vie – ce dont on peut se rendre compte en lisant, sur son site web, le petit texte intitulé « À nous deux ». Il était en lutte avec un ennemi imaginaire qui était un autre lui-même et qui ne se satisfaisait jamais de ses succès.

Peut-être ce conflit était-il symbolisé au mieux par les deux immenses photos en pied qui, à l'époque où je le voyais encore assez souvent, ornaient son bureau d'Arles. À droite, Victor Hugo, à gauche, Charles Baudelaire. A-t-il jamais compris que les deux n'étaient pas conciliables ? Même s'il le savait, le sacrifice que lui aurait imposé un tel choix lui était sans doute impossible. Aussi a-t-il préféré penser que le conflit n'existait pas, que Baudelaire aurait été parfait s'il avait eu la même reconnaissance que Victor Hugo, et que Hugo aurait été encore plus grand avec l'authenticité de Baudelaire, bref, que les deux figures antagonistes – d'un côté le verbe grandiose qui galvanise les foules, de l'autre le tranchant de l'authenticité – s'aiguisaient mutuellement ; il n'y avait donc pas lieu d'opter pour l'idéal qui nous tue en beauté ou au contraire pour la recherche d'un essentiel qui nous permet de vivre tant bien que mal.

Une sorte d'esquive qu'il reproduisait dans d'autres domaines et qui pouvait m'irriter, par exemple quand je l'entendais dire publiquement qu'il avait découvert Russell Banks grâce à Paul Auster. C'était à peu près vrai, sauf qu'il omettait de mentionner que c'était moi qui, en effet alerté par Paul Auster, lui avais parlé de Banks. Je me souvenais parfaitement du déjeuner aux Charpentiers où je lui avais remis un exemplaire du roman *Continental Drift*. Mais il était tellement heureux de s'attribuer cette découverte que son enthousiasme dépassait ses mots. Il ne m'effaçait pas autant qu'il m'absorbait dans son mouvement : mon apport n'était qu'un petit bout de bois dans son grand feu, et, inévitablement, je me serais senti mesquin d'insister sur un point aussi mineur.

Quand j'ai publié – dans sa maison, mais sans son aval – mes nouvelles de *L'Atelier de Barbe-Bleue*, il a eu l'élégance de m'envoyer une lettre pour me féliciter, mais il n'a pu s'empêcher d'ajouter : « Tu démontres là des qualités qui devraient te permettre d'écrire un jour prochain un roman à la dimension de ceux que tu traduis si bien. » Une remarque qui m'a fait sourire parce qu'elle nous ramenait à nos tout débuts et ravivait un conflit qui, pour Nyssen, se situait entre éditer et écrire et, pour moi, entre traduire et écrire.

Peut-être valait-il mieux, finalement, ne pas trancher cette contradiction-là, peut-être la grande réussite d'Hubert Nyssen en tant qu'éditeur n'aurait-elle pu advenir sans l'aiguillon de l'écriture insatisfaite. On peut en effet considérer qu'aucun résultat ne suffit jamais à l'être humain (ce que certains penseurs ont appelé la « mélancolie de la réalisation ») et que le dépassement est inévitable sous peine de sclérose et d'arrêt total. Il y a pourtant, plus sourdement, le fait que la logique du succès demande de commencer justement par envisager le résultat – de la même façon que tant de sociétés de production de films commencent par s'assurer des débouchés en DVD avant de financer le film qui, du coup, devra s'ajuster à cette demande-là – et de procéder ensuite à rebours. Ce que je peux en dire, c'est que la déception au bout du compte est garantie ; c'est un peu comme l'homme qui ne pourrait entreprendre de commerce amoureux qu'avec des femmes dont il est sûr par avance qu'elles ne le repousseront pas. Façon, si l'on veut, de remplacer l'imprévisible avenir par un futur mécanique. L'entreprise artistique, au contraire, se risque vers l'inconnu, accompagne ce qui n'existe qu'en germe, fort différente en cela de l'entreprise commerciale, même si la satisfaction n'est pas non plus garantie de son côté.

C'est pourquoi je n'ai pas écrit et n'écrirai pas de romans semblables à ceux que je traduis « si bien ». C'est aussi pourquoi Hubert Nyssen, au bout du compte, n'a jamais vraiment renoncé à son enthousiasme de jeunesse et qu'il a su accepter les hasards qui, contredisant ses pronostics, lui ont fourni le terrain pour une entreprise qui n'a cessé de grandir.